

L'hommes des foules

Marie-Andrée Lamontagne

Numéro 65, été 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83558ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lamontagne, M.-A. (2016). Compte rendu de [L'hommes des foules].
L'Inconvénient, (65), 56–58.

L'HOMME DES FOULES

Marie-Andrée Lamontagne

Ah, elle est bien misérable, notre existence à chacun. D'abord elle est convenue. Plus exactement convenable : chacun sait où se trouvent le bien et le mal, les bons et les méchants, les causes à défendre et celles à ignorer, les beaux et grands mots à faire sonner à table, entre amis, ou sur des pancartes dans la rue, les sentiments mesquins qu'on se garde bien d'éprouver, les pensées étroites qu'on se garde bien d'avoir.

Elle est ennuyeuse ensuite : tous ces levers le matin, ces cafés pris dans la cuisine froide, le regard rivé sur l'horloge, toutes ces factures à régler, ces traites sur la maison, ces amours qui s'effilochent dans la chair triste ou s'engluent sous le même toit, tous ces enfants qui grandissent entre les devoirs à surveiller et les camps de vacances à payer, tout cet argent qu'il faut bien gagner pour le voir fondre aussitôt, toutes ces rides le soir devant sa glace – je continue ?

Elle est fausse, enfin : les nombreuses nuances du mensonge établies par les philosophes, les théologiens ou les psys, c'est chaque jour qu'elles sont pratiquées sans vergogne, dans les situations les plus banales comme dans les plus extraordinaires. Pour ne rien dire des mensonges institutionnalisés qui font l'ordinaire de la vie publique.

Voilà au moins trois raisons de détester le réel et qui obligent à le réinventer, fort de quelques précédents fameux,

le personnage de Don Quichotte n'étant pas des moindres.

Et depuis Cervantès, en effet, vint le roman moderne. À l'usage, l'objet se révèle aussi bénéfique au romancier qu'à ses lecteurs, puisqu'il s'agit, par l'art du mensonge qui passe pour véridique, de tourner le dos à la médiocrité générale pour entrer dans une autre vie, et puis une autre, et une autre, les seules limites fixées à ce pied-de-nez au réel étant le talent de l'écrivain et l'appétit du lecteur.

La grande plasticité du roman au cours de son histoire n'est plus à démontrer. Mais jusqu'où pousser le paradoxe d'une forme littéraire qui invite à tenir pour vrai le faux fabriqué à partir de la vraie vie ? Pour inventer la forme du roman-document, Truman Capote a puisé à pleines mains dans le réel, rien que le réel, réel grimaçant et monstrueux, sa conscience y compris, le romancier de *In Cold Blood* ayant pillé l'âme des jeunes assassins dont il avait gagné la confiance pour écrire son livre. L'avenir dira qu'il ne s'en remettra pas.

Avec *L'imposteur*, le romancier espagnol Javier Cercas, marchant de son propre aveu sur les brisées de Capote, dit avoir écrit un roman sans fiction, pourtant saturé de fiction. C'est que la vie n'est pas toujours vraie, quoi qu'en disent les photos, les plaques commémoratives, les archives, les discours publics et même le monologue que chacun se tient périodiquement dans son for

intérieur. Du reste, la formule « roman sans fiction saturé de fiction » s'éclaire à mesure qu'on avance dans la lecture de cette œuvre magistrale, faite d'une pâte où le récit le dispute à l'essai, l'histoire à la littérature, la quête de la vérité au face-à-face avec soi-même – ce dernier point expliquant d'ailleurs pourquoi, dans ce roman, le personnage qu'est le romancier Javier Cercas dit avoir vécu l'écriture de son roman comme une épreuve.

Tout autre

Quand il éclate au grand jour, en juin 2005 (fait historique), le mensonge soigneusement machiné par le Catalan Enric Marco paraît si énorme qu'il rend la vérité incroyable. Cet homme qui affichait un passé de chef syndical et d'antifranquiste ; ce père dévoué qui n'avait pas ménagé son temps au sein d'une association de parents d'élèves où il avait milité pour une école publique de qualité ; ce témoin éloquent qui, dans les écoles, savait parler aux jeunes générations de son séjour au camp de concentration de Flossenbürg dans des termes émouvants, précis et percutants, mission nécessaire, comme chacun le sait, pour que l'ignominie nazie ne puisse se répéter ; ce vieillard vigoureux de quatre-vingt-quatre ans, président aimé de l'Amicale des rescapés d'un autre camp, celui de Mauthausen,

n'avait, dans les faits, jamais connu les camps de concentration, comme le démontre un jour un historien espagnol, documents à l'appui.

Pour être cru, tout mensonge a besoin d'être enrobé de vérité. Et il est vrai qu'Enric Marco s'est trouvé en Allemagne en 1942. Mais c'était comme travailleur volontaire, en toute légalité, profitant d'un accord sur la main-d'œuvre passé entre Franco et Hitler, qui lui donnait la possibilité d'échapper à la misère dans son propre pays, puisque les usines allemandes tournaient alors à plein régime. Ce ne sera pas le seul mensonge proféré par cet homme qui se sera réinventé à plusieurs reprises au cours de sa longue vie, jusqu'à abandonner femme et enfants quand il le fallait. Enfance, faits d'armes, engagements politiques, vie professionnelle : au fil des ans, et comme piégé par sa propre force de conviction, Enric Marco aura réécrit le livre de sa vie, le statut de rescapé des camps nazis n'étant qu'un de ses chapitres, le plus choquant, et qui précipitera sa chute.

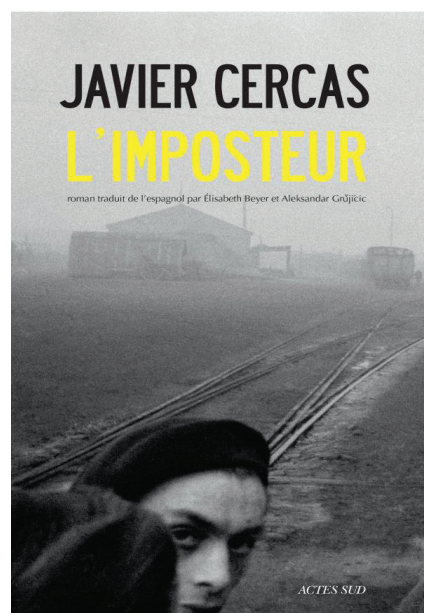
En 2005, le dévoilement de la supercherie a fait le tour de la planète, donnant du grain à moudre aux journalistes, essayistes, historiens et cinéastes. Comment avait-elle été possible ? Ce fut la première question que tout le monde s'est posée. Pourquoi en Espagne ? Ce fut la deuxième. La réponse ne laisse pas d'inquiéter, et constitue pour une bonne part le sujet de *L'imposteur*. Si l'imposture a été rendue possible, c'est que le passé n'était jamais passé dans ce pays qui a connu la guerre civile et la dictature, et n'a dû sa transition pacifique vers la démocratie qu'à la mort de Franco et à la volonté tacite des partis politiques d'occulter l'histoire des décennies précédentes. L'ignorance du passé chez les Espagnols, la cécité volontaire des institutions politiques, les méthodes de travail des historiens, le goût d'une certaine gauche pour le kitsch historique, les bons sentiments et les visions généreuses, l'industrie mémorielle de la Shoah, le crédit accordé d'emblée aux victimes : le lecteur comprend peu à peu que l'affaire Marco déborde largement le cadre d'une supercherie habilement concoctée par un histrion ayant désespérément besoin d'être au centre de l'at-

tention. Elle est un symptôme – mais de quoi, au juste ?

Javier Cercas s'est longtemps refusé à écrire sur une affaire aussi éminemment romanesque. Ce romancier révélé en Espagne quelques années plus tôt avec *Les soldats de Salamine*, roman où un soldat républicain refusait de tuer un fasciste, était pourtant familier avec le clair-obscur, la nuance, les mobiles profonds de l'individu. Mais chercher à comprendre pourquoi Enric Marco s'était réinventé de la sorte ne revenait-il pas à l'excuser ? Et que découvrirait le romancier sur lui-même en écrivant ce livre ? Du reste, même après avoir compris qu'il tenait là le sujet de son prochain « roman sans fiction », ou plus exactement, à l'inverse, que son sujet le tenait fermement par le col, et même après s'être livré à un travail opiniâtre de déchiffrement et de dépouillement d'une existence, en croisant différentes archives et en multipliant les entretiens, y compris avec le Grand Menteur qui n'a plus rien à perdre, le romancier aura renoncé à écrire ce roman au moins deux fois. Avant de le reprendre, puisque pris il était.

En écrivant *L'imposteur*, Javier Cercas cherche à retracer les mobiles de l'affabulation, mais aussi sa genèse, son évolution, ses détours. Il soupçonne qu'elle lui en apprendra autant sur l'Espagne que sur Enric Marco. Sur la réalité, également. Que vaudrait en effet la littérature si elle n'était pas en prise sur le réel ? Des mots, une vue de l'esprit, un divertissement pour les foules, des livres écrits dans l'air du temps, toutes choses qui neuf fois sur dix font le roman actuel. Cercas refuse cette facilité pour lui-même, mais est-il vraiment au-dessus de tout soupçon dans le beau rôle de l'artiste aux ambitions supérieures ? À de petits signes, le romancier montre qu'il n'est pas dupe de lui-même – et au passage, qu'il écrit bien un roman qui interroge, non un essai qui apporte des réponses.

Ainsi de cette scène tordue à souhait, au début de ses recherches, quand il discute avec un cinéaste argentin ayant fait un film sur Marco. Venu du Nouveau Monde, l'homme se montre très sévère envers les romanciers espagnols de l'heure qui lui semblent tous écrire



pour plaire à la critique, dit-il. Même s'il en a très envie, Cercas se retient de rétorquer que lui n'est pas comme ça – ce dont il est convaincu. Mais au fond, pourquoi se retient-il ? Pour éviter à son interlocuteur de devoir mentir par politesse, en abondant dans le même sens et en faisant de lui une exception – ce dont il n'est plus sûr du tout, à la réflexion. Trois secondes de vérité intérieure, le vertige du mensonge qui n'a même pas l'alibi romanesque pour se justifier, le tout enrobé d'une urbanité parfaite. Les scènes de ce genre, où le réel vacille, sont nombreuses dans *L'imposteur* et comptent pour beaucoup dans le plaisir de la lecture. Avec brio et légèreté, Cercas déroule ainsi le fil de son enquête, se mettant en scène avec son fils adolescent, ses amis, sa femme, les gens qu'il interroge, ou au cours de ses entretiens avec un Marco qui certes ne nie plus les faits, mais pourrait bien chercher à le manipuler en livrant ses mobiles, ses failles, son histoire, sa fragilité. Pourtant, même si le roman se laisse lire avec bonheur, le lecteur a compris depuis un moment que l'enjeu est grave.

Des strates

L'imposteur est un mille-feuille composé de plusieurs récits. Il y a le faux récit qu'a donné Enric Marco de sa propre vie ; les récits de sa vraie vie que croient avoir donnés les auteurs de deux ouvrages qui ont paru sur lui de-

puis le dévoilement de la supercherie ; le récit de Cercas qui en fait un roman ; le métarécit de la littérature dite de la Shoah, où puise le menteur pour donner de la vraisemblance à son histoire ; les récits mélodramatiques que donnent les adaptations pour la télé de l'indépassable événement historique. En somme, tout le monde ment. Cela s'appelle la réalité.

Le monstrueux mensonge qui tient lieu de réel permet alors à Cercas de revenir sur le mécanisme de la fiction mis en œuvre, il y a quatre siècles, par un certain soldat manchot ayant écrit un chef-d'œuvre au retour de ses années de captivité. L'hidalgo Alonso Quijano, qui se réinvente en preux chevalier Don Quichotte, et Enric Marco, qui se donne un passé de résistant antifranquiste auréolé d'un statut de victime comme notre époque aime tant, ne cherchent pas à travestir la réalité en fiction – telle est la tâche du romancier. Ils s'emploient plutôt à faire de la fiction une réalité – tâche de l'affabulateur.

Tous deux « romanciers d'eux-mêmes », ils ne veulent pas écrire un roman, mais le vivre. Si la réalité tue et la fiction sauve, comme le répète le roman, et si la fiction est la vie, alors ceux-là ont bel et bien choisi la vie plutôt que la réalité. Où est le mal ?

L'imposteur montre en outre qu'Enric Marco a toujours su rallier la majorité au bon moment. Syndicaliste anarchiste, mais après la mort de Franco, ouvrier volontaire en Allemagne quand celle-ci allait gagner la guerre, et victime des camps, quand elle l'a perdue. Mais cet attentisme n'est-il pas aussi le lot de chacun ? Comme sous une loupe grossissante, son mensonge apparaît alors comme la face hideuse de nos lâchetés quotidiennes.

Dans ce roman dépourvu de fiction, il est tout de même une scène inventée, prévient Cercas. Elle tient dans un long dialogue, d'une grande violence, où le romancier se fait engueuler par Enric Marco, poussé dans ses derniers retranchements. Tu n'es qu'un petit-bourgeois,

dit en gros le menteur au romancier. Un petit-bourgeois qui n'ose pas se réinventer comme je l'ai fait ; qui se contente d'inventer des vies par procuration, à travers des romans ; qui en plus est un mauvais écrivain, comme tu ne peux pas ne pas le savoir.

On est ébranlé en lisant ce passage qui met en scène aussi crûment les doutes d'un écrivain. Avoir écrit ce grand roman qu'est *L'imposteur* ne les fera pas disparaître chez Javier Cercas, comme on peut le penser. L'œuvre aura au moins montré que le visage apparaissant dans le miroir tendu à Cercas par Enric Marco peut aussi être le tien, lecteur, hypocrite lecteur, c'est-à-dire vous et moi. ■

L'IMPOSTEUR

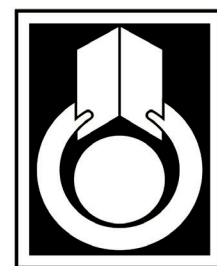
Javier Cercas

Traduit de l'espagnol par Élisabeth Beyer et Aleksandar Grujicic

Actes Sud, 2015, 414 p.



**LIBRAIRIE
CARCAJOU**



401 BOUL. LABELLE
ROSEMÈRE, QUÉBEC
(450)437-0690

3100 BOUL. CONCORDE E.
LAVAL, QUÉBEC
(450)661-8550

WWW.LIBRAIRIECARCAJOU.COM

ILLUSTRATION: MATHIEU POTVIN